



HAL
open science

Premiers pas d'un traducteur-éditeur

Annick Louis

► **To cite this version:**

Annick Louis. Premiers pas d'un traducteur-éditeur. La literatura latinoamericana en versión francesa, De Gruyter, pp.17-32, 2021, 10.1515/9783110707557-002 . hal-03899497

HAL Id: hal-03899497

<https://hal.science/hal-03899497v1>

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Annick Louis

Premiers pas d'un traducteur-éditeur

Roger Caillois entre *Lettres françaises* (1941–1947) et « La Croix du Sud » (1951–1970)

Le caractère hétérogène de l'œuvre de Roger Caillois et ses intérêts intellectuels variés ont déterminé une approche critique par facettes et zones de production. Néanmoins, sa carrière en tant que traducteur et éditeur de littérature hispano-américaine semble impossible à dissocier de sa pensée sociologique, anthropologique, littéraire ; reste à étudier comment se tisse ce lien. En partant de l'hypothèse que la traduction et l'entreprise éditoriale sont indissociables chez Caillois, et que ce ne sont donc ni la maîtrise des langues, ni l'envie de faire connaître la littérature hispano-américaine au public français qui seraient à l'origine de sa pratique de traducteur, mais des projets éditoriaux dont certains vont effectivement concerner la diffusion de la littérature hispano-américaine, on examinera les premières étapes de sa carrière en tant qu'« éditeur-traducteur », son arrivée en Argentine et sa prise de contact avec la culture du sous-continent et avec sa langue, son travail d'éditeur de la revue *Lettres françaises*, premier cadre éditorial dans lequel il publie des traductions de l'espagnol, et, enfin, ses premières traductions, celles de poèmes de Gabriela Mistral en 1944 et 1946.

Origines d'un tournant

Au départ, Roger Caillois a fait partie de ces voyageurs-conférenciers encadrés par *Sur*, la revue fondée et dirigée par Victoria en 1931, invités à assurer une série de conférences en raison de leur relation personnelle avec Victoria Ocampo (Gramuglio 1983 : 7–9 ; King 1986 ; Podlubne 2012 ; Felgine 1994 ; Felgine et Castilho 1991). Son voyage va prendre un nouveau sens lorsque la guerre éclate, et l'expérience va modifier l'orientation de sa carrière. Ne pouvant rentrer en France, pour des raisons pratiques pendant la « drôle de guerre », puis parce qu'il a pris position contre le régime de Vichy, Caillois va rester en Argentine jusqu'au début de l'année 1945. Grâce au soutien de Victoria Ocampo, après avoir donné les conférences prévues, il déploie une série d'activités, qui combinent des tâches destinées à survivre (comme les cours de français et de langues classiques) et des projets intellectuels personnels : déterminé à poursuivre le travail entamé

Annick Louis, Université de Franche-Comté/CRIT-CRAL (EHESS-CNRS)

en France avant la guerre, en particulier au sein du *Collège de Sociologie* (Hollier 1993 ; 1995), malgré les différends qui s’annoncent déjà entre les fondateurs, il crée l’Institut Français d’Études Supérieures de Buenos Aires en 1942, avec Roberto Weibel-Richard (d’après le modèle de l’École Libre des Hautes Études Françaises de New York)¹. Néanmoins, il semble que la réalisation la plus déterminante de la période ait été la revue *Lettres françaises*², destinée aux Français et aux francophiles désireux d’échapper à l’idéologie du régime de Vichy, et une série d’ouvrages en français (comme *Poèmes de la France malheureuse* de Jules Supervielle et *Exil* de Saint-John Perse) et la collection d’ouvrages « La Porte Étroite »³, publiés à partir de 1944, financés par des personnalités du milieu français ou francophile, dont les bénéficiaires étaient destinés au Comité Français de Secours aux Victimes de Guerre.

Afin de saisir les premiers pas de Caillois en tant que traducteur, nous commencerons par revenir sur la question de son apprentissage de l’espagnol ; car le rapport à une langue et à une culture étrangère, tout comme l’éloignement forcé de son pays, ont contribué à modifier sa conception de sa propre langue, mais aussi de la poésie et de la littérature en général. En effet, le rapport entre langue et littérature nationale se redéfinit dans la revue, et se projette sur ses traductions, marquant également la collection de littérature hispano-américaine en français, « La Croix du Sud », fondée, comme on sait, à son retour en France, dont les volumes furent publiés entre 1951 et 1970. La critique, de son côté, semble avoir

1 Espace d’échange, cette entreprise proposait des débats autour de sujets polémiques, qui mirent rapidement en évidence les limites imposées à la communication par les traditions et les appartenances nationales, ainsi que la difficulté de trouver un contexte de discussion commun, au-delà de l’intérêt pour le rôle social de l’intellectuel. Sur le sujet je renvoie à Aguilar, « La pierre de la Medusa » (2009). Caillois et Weibel-Richard réussissent à placer l’Institut sous la protection du Comité de La France Libre, ils obtiennent l’aide officielle de Londres, en 1943, et engage Paul Bénichou qui était professeur à Mendoza, pour un salaire de 1000 pesos par mois, alors que Caillois et les autres ne perçoivent que 300 pesos jusqu’en 1944, puis 500 par la suite.

2 Les vingt numéros de la revue *Lettres françaises* furent publiés à Buenos Aires entre juillet 1941 et juin 1947. Le contenu de la revue se trouve sur le site <http://www.revues-litteraires.com>, qui, néanmoins, contient quelques erreurs de transcription. Sur la revue, voir Annick Louis, « La traduction dans la revue *Lettres françaises* (1941–1947) de Roger Caillois » (2020).

3 La collection est composée de dix titres, tous édités à Buenos Aires, sous l’effigie de *Lettres Françaises : De l’esprit de conquête* de Benjamin Constant, 1944 ; *Desdichado* de Grévières, 1944 ; *Un poète inconnu* de Paul Valéry, 1944 ; *La belle au bois* de Jules Supervielle, 1944 ; *Les impostures de la poésie* de Roger Caillois, 1944 ; *Journaux intimes* de Charles Baudelaire, 1944 ; *Poèmes* (1941–1944) de Saint-John Perse, 1944 ; *Sylvie suivi des Chimères* de Gérard de Nerval, 1945 ; *Le vert Paradis* de Victoria Ocampo, 1945 ; *Des conspirations et de la justice politique* de François Guizot, 1945.

considéré les activités entreprises par Caillois en Amérique Latine, puis en France, comme la tâche d'un « passeur », lui octroyant ainsi un rôle spécifique dans les cultures françaises et latino-américaines, qui semble ne pas se différencier de celui qu'il eut dans la culture hispano-américaine ; les deux projets semblent définir une continuité, et poursuivre des objectifs similaires. Néanmoins, cette vision qui a favorisé une conception homogénéisante de ses activités, et ôté une partie de leur autonomie aux espaces éditoriaux qu'il a créés, ne résiste guère à un examen minutieux des deux projets.

Rajoutons que ces débuts de l'expérience latino-américaine de Caillois sont limités par l'inscription dans un réseau francophone et francophile, celui des amis et des fréquentations de Victoria Ocampo ; ce n'est que pendant sa mission pour le ministère des Affaires étrangères en 1946, qui le mène aux Antilles, au Mexique, au Guatemala, en Colombie, puis aux États-Unis, que lui seront ouvertes les portes du monde diplomatique français en Amérique latine, lui permettant de faire des rencontres, comme celle de l'écrivain Miguel Angel Asturias, et d'élargir ses connaissances et ses réseaux (Louis 2013). Il ne fait aucun doute que la dimension politique de la diffusion culturelle lui soit également apparue à cette occasion, un aspect qui va jouer un rôle non négligeable dans ses entreprises éditoriales.

De la langue chez Caillois

S'il semble nécessaire de se pencher sur la question de la maîtrise de la langue espagnole chez Caillois, ce n'est aucunement pour mettre en évidence ses carences, mais pour essayer de saisir ses choix et ses réalisations. Mon hypothèse au moment où j'ai étudié la polémique qui l'opposa à Borges au sujet du genre policier en 1942, était qu'un de ses enjeux était l'impossibilité dans laquelle se trouvait alors Caillois de lire le compte rendu qu'avait fait Borges de sa plaquette sur le roman policier en raison de son ignorance de l'espagnol; quelqu'un, en revanche, avait dû lui faire part du contenu, ou il a fait lui-même une lecture défectueuse, et étant donné que Borges cultive à cette époque un mode d'écriture où il est difficile de discriminer le sens littéral des implicites ou ironies, il avait été impossible pour Caillois d'en saisir les véritables critiques (Louis 2002). En effet, en partie parce qu'il évolue dans un milieu argentin où on parle français, et qu'il n'a pas vraiment besoin d'apprendre l'espagnol, il semble que, même au moment de son départ d'Argentine en 1945, Caillois ne maîtrisait pas l'espagnol. De nombreux témoignages, et sa propre correspondance, confirment la piètre qualité de son espagnol, y compris en 1946–1947, lors de la tournée officielle, et lors-

qu'il traduit Gabriela Mistral, comme on le verra bientôt (Felgine 1994 : 211). Les archives Caillois consignent un rapport de l'ambassadeur de France à Cuba à ce sujet, et une lettre de protestation d'un Guatémaltèque, datée du 20 mars 1946, adressée au directeur du service de la propagande au ministère des Relations extérieures, où la conférence de Caillois du 12 mars sur le cas Lautréamont est décrite en ces termes :

Ce jeune homme a poussé la prétention à vouloir lire sa conférence en castillan, et quel castillan ! un charabia incompréhensible. Pendant cinquante minutes, nous entendîmes une suite incompréhensible de barbarismes, ni espagnols, ni français, c'était lamentable. Si ce jeune homme effectuait ses tournées à ses frais, n'ayant pas à compter sur l'indulgence d'un public bénévole, sa tournée s'achèverait rapidement par manque d'auditoire et . . . de fonds. Mais de penser que les précieuses devises, si chèrement disputées à des sujets dignes d'intérêt, sont octroyées à des farceurs de cette espèce, nous en sommes navrés. Fort heureusement, 'le cas Lautréamont', une pustule dans la littérature française, nous était connu, et M. R. Caillois aurait pu rester chez lui à perfectionner sa diction espagnole et économiser de ce fait les fonds de propagande pour un meilleur emploi. J'exprime l'opinion des auditeurs, les Français y étaient peu nombreux et paraissaient consternés, nous savons que c'est un accident et nous souhaitons qu'il ne se reproduise pas (Source ministère des Affaires étrangères, Relations culturelles 1945–1947, dossier « Affaire Caillois », Lettre du 20 mars 1947, Felgine 1994 : 291).

À ces données, il faut rajouter le rôle joué par Yvette Caillois (née Billod, 1914–2008), la première épouse de Roger, qui était arrivée en Argentine en 1940 grâce à l'aide de la même Victoria, pour y épouser Caillois, et qui apprit rapidement l'espagnol, comme le montre le fait que dès son retour elle passa avec succès l'agrégation d'espagnol. Même s'il reste difficile de mesurer l'apport d'Yvette, on sait qu'elle collabora aux différentes activités intellectuelles de son mari, la rédaction de *Lettres françaises* étant entièrement prise en charge par les époux, qui réalisent la quasi-totalité de la rédaction et les autres tâches de la revue ; Yvette tape les textes, fait des traductions, qui sont vraisemblablement signées par Roger Caillois.

De l'examen de la question de la langue, nous pouvons tirer deux conclusions. D'une part, le fait que Caillois apprend vraisemblablement l'espagnol en traduisant, et en traduisant les poèmes de la Chilienne Gabriela Mistral, d'abord pour *Lettres françaises*, puis pour le volume de poèmes publiés à son retour en France en 1946, après que celle-ci eut reçu le Prix Nobel de littérature en 1945. La deuxième conclusion est que, quel qu'ait été son degré d'intérêt pour la langue et la culture argentines, comme pour beaucoup d'exilés, sa propre langue a fonctionné comme un refuge pendant son séjour en Argentine, un statut qui va s'élargir progressivement à la littérature ; dans ce mouvement, le regard critique porté sur la qualité de la langue française parlée par les gens qu'il rencontre en Argentine – il semble qu'il ait entrepris une sorte de croisade pour sauver le français dans les contrées perdues de l'Amérique latine – joue certainement un

rôle dans son refus (ou sa difficulté) d'apprendre l'espagnol (Felgine 1994 : 218–219).

Quant à la littérature, sa conception se définit progressivement, et ne se fait explicite qu'au numéro 13 de *Lettres françaises*, dans « Manifeste pour une Littérature édifiante » de Caillois : « Je l'avouerai sans ambages : en général, je n'ai de goût que pour la littérature édifiante. C'est la seule qui me semble atteindre la grandeur. Le reste demeure divertissement ; on en fait que s'en distraire. Mais il s'agit de littérature et l'édification propre aux Lettres réside dans le style » (Caillois 1944 : 1–5). Notons que dans le concept de « littérature édifiante », « édifiant » s'oppose à « divertissant », et que ces catégories se situent dans le style ; le jeune Caillois, on le sait, avait exprimé sa méfiance vis-à-vis de la poésie et de la fiction, et s'était ouvertement prononcé en faveur de l'essai – tout comme Victoria, d'ailleurs –, une tendance qui s'accroît face aux événements politiques de la période. De plus, il est évident que la conception que semble se faire Caillois de la langue poétique est tributaire de l'idée de transparence du langage, raison pour laquelle les surréalistes apparaissent comme les artisans de la dénaturalisation de ce qu'il considère comme les fonctions les plus élevées de la poésie ; c'est, sans doute, la proximité avec des contemporains tels que Bataille qui rend les positions de Caillois si surprenantes, et le fait qu'elles peuvent rappeler les arguments utilisés par les régimes totalitaires pour condamner l'art moderne, bien que, chez Caillois, l'objectif soit de défendre une poésie qui serve la cause de l'homme. La rupture avec le Surréalisme, le contexte de guerre et l'exil, semblent avoir contribué à radicaliser Caillois dans ses positions, tel qu'on peut le voir également dans le volume *Les impostures de la poésie* (1944).

***Lettres françaises* : contexte de publication des premières traductions de Caillois**

Les premières traductions de Caillois, étudiées dans un article précédent (Louis 2020), coïncident avec l'explicitation de sa conception de la langue dans la préface qui accompagne la publication, au numéro 12 de la revue *Lettres françaises*, correspondant au 1^{er} avril 1944. L'ensemble « Poètes d'Amérique », réuni par Caillois, se compose de son introduction, de « Saudade » de Gabriela Mistral, et d'« Arbres. Arbres dans la nuit et le jour, Pins » de Jules Supervielle. Il s'agit donc d'un ensemble composé des traductions de Caillois et des poèmes écrits en français de Supervielle. Rappelons que si la poésie était peu présente au départ dans la revue, elle va gagner progressivement du terrain, une ouver-

ture qui se réalise sous différentes formes : la publication d'essais sur le genre poétique (Gide 1941 : 1–5 ; Caillois 1941 : 33–39), l'édition d'anthologies de la nouvelle poésie française ainsi que de différents poètes de langue française, contemporains pour la plupart, comme Saint-John Perse, Louis Aragon, Henri Michaux, Max Jacob, ou Victor Hugo, et d'un numéro entièrement consacré à la poésie, le n°7–8, de février 1943. De nombreux textes de Roger Caillois font état de sa conception de la poésie (« Situation de la poésie », « L'héritage de la Pythie », « Poètes d'Amérique »), mais on trouve aussi des contributions d'autres auteurs, par exemple « Supervielle et le sens de la Nuit » d'Etiemble, « Thèmes et variations » de Néstor Ibarra, et « Introduction au galet » de Francis Ponge (Ponge 1945 : 11–14).

Le choix de Gabriela Mistral et la décision de traduire ses poèmes répond sans doute à la naissance de l'intérêt de Caillois pour la littérature du sous-continent, mais aussi aux réseaux personnels de Victoria Ocampo, car celle-ci et Gabriela Mistral, qui était déjà un poète célèbre, s'étaient liées d'amitié au début des années 1930. *Tala*, recueil d'où sont extraits les poèmes publiés par Caillois, avait d'ailleurs été édité par la maison d'édition SUR en 1938 ; le volume se ferme sur « Recado a Victoria Ocampo, en la Argentina », portrait poétique de Victoria. Caillois va nouer des liens avec Gabriela Mistral, qui se prolongeront par la suite⁴. Rajoutons que la pratique de l'écriture en langue française par des écrivains hispano-américains attestée dans *Lettres françaises* va s'avérer déterminante dans le changement de positionnement de Caillois vis-à-vis de la littérature. Néanmoins, contrairement à ce que la suite de la carrière de Caillois peut induire à penser, il n'existe pas de véritable politique de traduction de la littérature hispano-américaine dans la revue, même si, en revanche, il est évident que cette expérience, bien que limitée, a pu être une des sources de la collection « La Croix du Sud » ; les seules traductions d'auteurs de langue espagnole sont celles de Gabriela Mistral, faites par Caillois, comme on l'a dit.

Avant cette publication, l'expérience de Caillois en tant que traducteur semble s'être limitée à ses années d'études, car le thème et la version classiques étaient les piliers de la formation dont il avait bénéficié en France⁵, une pratique, qui, d'après Néstor Ibarra, aurait laissé des traces :

⁴ L'évolution de leurs rapports peut être saisie en partie dans la correspondance entre Caillois et Victoria, voir *Correspondance Victoria Ocampo – Roger Caillois* 1997, en particulier les pages 246, 253, 257, 259–260, 264, 265, 272–275, 347.

⁵ Caillois arrive à Paris en 1929 pour intégrer la classe préparatoire de Louis-le-Grand, et est admis à l'École normale supérieure en 1933, où il passe l'agrégation de grammaire.

Tout bonnement je me demande si lui [Bénichou] et Caillois ne se souviennent pas trop de leurs années de professorat secondaire. Ils sont peut-être marqués à jamais par la version latine. Ils savent trop que *Amat janua limen* ne doit pas être traduit par *la porte aime le seuil*, parce que l'élève qui traduit ainsi ne fait pas comprendre qu'il a compris, montre plutôt qu'il n'a pas compris (il s'agit d'une porte qui ne quitte plus le seuil, que personne n'ouvre plus, celle d'une vieille courtisane désaffectée) (Ibarra 1969 : 151–152).

L'analyse des premières traductions de Caillois nous permet de constater que cette tâche importée de la tradition scolaire et universitaire française marque ses premières traductions, même si sa pratique va évoluer dans la suite de sa carrière. L'ensemble « Saudade », publié par Caillois dans *Lettres françaises*, est une sélection de poèmes de Gabriela Mistral de la section ainsi intitulée dans le volume en espagnol, composée de « L'étrangère » (« La extranjera »), « Boire » (« Beber »), « Toutes nous allions être reines » (« Todas íbamos a ser reinas »), et « Choses » (« Cosas »). Caillois explique le sens du mot portugais « saudade » dans une note à la fin du texte, qui indique également l'origine des textes : « *Saudade*, leur titre commun, est un mot portugais difficilement traduisible ; étymologiquement, il signifie *solitude*, mais son sens ordinaire est *regret*, *nostalgie*, etc . . . » (Caillois 1944a : 18). Ainsi, le choix opéré peut être mis en rapport non seulement avec l'expérience d'expatriation du même Caillois, mais aussi avec le public visé par la revue, susceptible de ressentir et de comprendre ce sentiment de nostalgie, de regret et de solitude provoqué par l'exil⁶ ; néanmoins les poèmes choisis semblent répondre également à la volonté de mettre en valeur l'idée de la terre américaine comme source de la poésie.

Notre examen de ces premières traductions de Caillois a mis en évidence des traits qui deviendront progressivement caractéristiques de sa pratique. D'une part, l'introduction d'un écart de registre, soit en simplifiant la langue poétique de Gabriela Mistral, soit en introduisant un vocabulaire poétique lorsque la langue employée relève du registre du quotidien ; l'altération du rythme des phrases, à travers la modification de la ponctuation et la suppression de propositions ; des écarts dus soit à la méconnaissance de la langue soit à l'inscription d'une interprétation personnelle du traducteur. Malgré notre retour sur la question de la maîtrise de la langue espagnole chez Caillois, concernant son travail de traducteur (ou de co-traducteur, car, dans le cas précis de Gabriela Mistral ce n'est pas uniquement la collaboration probable de son épouse qui est en question, mais aussi la participation de Victoria Ocampo et de Gabriela Mistral), il est évident que ces caractéristiques ne viennent pas exclusivement de sa méconnaissance de l'espagnol ; en effet, on remarque également l'absence de connaissance de la

⁶ Le seul poème de la section « Saudade » de *Tala* non publié dans la sélection pour *Lettres françaises* est « País de la ausencia » (« Pays de l'absence »).

tradition poétique hispano-américaine (et, plus généralement, espagnole), qui se traduit par un manque de compréhension des structures poétiques travaillées, qui ne peut être remplacée par l'usage d'une grammaire ou d'un dictionnaire (à la façon de la pratique de la version dans les institutions françaises).

Quand la nature est culture

Au moment de leur rencontre en mars 1939 en France, Caillois parle à Victoria Ocampo de sa fascination pour le plateau désertique de Caussols, commune de l'arrière-pays grassois (Ocampo-Caillois 1997 : 27–34) ; Victoria se montre irritée par son enthousiasme pour un espace qui lui semble peu grandiose comparé aux étendues hispano-américaine (33). Une fois en Argentine, Caillois profitera de son séjour pour découvrir ces grands espaces lors d'un voyage réalisé en 1941 et 1942, et écrira plusieurs textes sur le paysage américain, parmi lesquels « La Pampa » et « Patagonie ». Tant Victoria que Caillois partagent la conception de certaines élites argentines qui perçoivent dans leur paysage imposant une origine de leur identité, qui fut, de plus, affirmée par des théories comme celle de Keyserling. La découverte du paysage hispano-américain se produit donc dans la période où Caillois se lance dans la traduction, et où il ouvre un espace dans *Lettres françaises* à des textes écrits par des écrivains argentins, franco-argentins, ou autres, qui écrivent en français ; et c'est ainsi qu'on arrive à son introduction à « Poètes d'Amérique », où il expose sa conception du rapport entre identité nationale, littérature nationale et langue, et commence à ébaucher sa théorisation des formes non aléatoires, même si Caillois semble tâtonner dans ces débuts.

L'Amérique, rappelons-le, était devenue une réalité géographique pour les immigrants français qui se retrouvaient éparpillés dans différents pays du Nord et du Sud, et parvenir à les relier était un des objectifs qui avaient conduit à la fondation de la revue⁷. Le concept d' « Amérique » s'affirme progressivement chez Caillois, et s'impose même au Collège de Sociologie en Argentine, où le quatrième et avant-dernier débat qui y est organisé, le 13 octobre 1941, porte sur le sujet « Les Amériques ont-elles une histoire commune ? », où il décrit le continent comme une anti-Europe⁸. Dans « Poètes d'Amérique », Caillois propose

⁷ Lettre à Paulhan, 5 novembre 1940, citée par Felgine (1994 : 210–211, 218–219).

⁸ « Debates sobre temas sociológicos: ¿Tienen las Américas una historia común? », *Sur* 86, 1941. Caillois identifia dans la liberté et l'individualisme les deux éléments constitutifs de l'unité de l'histoire américaine, et esquissa l'image d'une Amérique comme anti-Europe. Voir Galletti (1992 : 151–156).

une nouvelle catégorie, celle de « poète américain » dont l'identité est liée au paysage et s'établit *au-delà* de la langue dans laquelle écrit un poète ; une identité qui, de plus, permettrait de réconcilier une série d'oppositions qui ont marqué la définition de l'identité nationale en Amérique latine : « l'Indien et le Blanc, la Pampa et les Andes, ou, si l'on veut, le littoral et l'intérieur ou encore les versants Atlantique et Pacifique, dont l'antagonisme est perceptible de l'Alaska à la Patagonie » (Caillois 1944a : 7). Dans le domaine des Lettres, l'opposition se présente ainsi : « d'une part la langue et les mœurs espagnols, de l'autre la culture et les idées françaises » (Caillois 1944a : 7). D'après Caillois, c'est dans ce cadre qu'il faudrait situer les poèmes de Gabriela Mistral et de Jules Supervielle ; cette possibilité relève, néanmoins, pour la critique, d'un jeu, puisque sa position est que « l'Amérique sait fondre toutes ces différences dans une unité originale » (Caillois 1944a : 7), ce qui remet en cause l'idée qu'une littérature nationale est celle qui est écrite dans la langue officielle du pays.

Caillois est sans doute conscient du fait qu'il s'engage dans une conception du rapport entre langue, littérature et identité nationale qui non seulement n'est pas courante, mais qui a peu de chance d'être partagée par ses contemporains, et dans laquelle, comme on l'a suggéré, ses contacts avec des écrivains hispano-américains qui écrivent en français (Victoria et Silvina Ocampo, Jules Supervielle) ont joué un rôle essentiel : il perçoit l'existence d'une identité littéraire qui ne se définit pas en fonction d'une correspondance entre langue nationale et littérature. Ceci l'amène à affirmer : « Il [Supervielle] est un poète américain d'expression française, tout comme Gabriela est un poète américain d'expression espagnole »⁹. Il rajoute, dans une note en pied de page, que les cas de Gabriela Mistral et de Jules Supervielle sont simples ; plus complexes et plus dramatiques sont ceux de Julian Green, Dominique Braga, Vicente Huidobro, Alfredo Gangotena, ou Victoria Ocampo, bien qu'il n'explique pas pourquoi. Signalons aussi que dire qu'un poète est « d'expression » française ou espagnole équivaut à considérer le choix de la langue comme une question mineure – l'essentiel étant *ailleurs*, dans ce cas, dans le rapport établi à une nature aux traits spécifiques, variés mais marquants¹⁰. La nature devient ainsi culture, une question des plus intéressantes, en rapport avec la polémique qui l'opposera à Claude Lévi-Strauss lorsque celui-ci publie

⁹ On peut, certes, voir dans cette conception une des raisons qui mena Caillois au refus de parler l'espagnol pendant son séjour en Argentine. Voir Felgine (1994 : 211).

¹⁰ Il serait intéressant, bien entendu, de considérer ces réflexions de Caillois à la lumière de celles surgies autour de la définition du réalisme magique, en particulier celles d'Alejo Carpentier et d'Uslar Pietri.

Race et histoire en 1952¹¹. Si l'identité nationale se trouve située dans le rapport de l'écrivain au paysage, à la nature de son pays, ou du pays où il habite et écrit, la « différence des langues n'importe pas plus que le contraste des races ou des paysages originels » (Caillois 1944a : 8). En Amérique les langues cohabitent, et le français est considéré comme une des langues du continent.

À ce stade de la carrière de Caillois, en 1944, on remarque l'absence d'une véritable conception de la traduction en tant que pratique littéraire, que nous constatons également dans *Poèmes* de Gabriela Mistral, malgré la présence dans le volume d'une « Postface du traducteur », deuxième texte où ses réflexions intuitives et peu systématiques se développent (Caillois 1946 : 131–134). Dans ce bref texte qui semble, comme on le verra, confirmer la perspective d'Ibarra, il commence par affirmer l'insuffisance des traductions, mais l'attribue immédiatement au genre poétique aux difficultés propres au genre poétique ; il revient néanmoins sur ses choix, les décrivant comme devant être réalisés entre rythme et sens, puis sur ce qu'il appelle « les pièges de la langue » : certains mots n'existant pas dans la langue cible, d'autres acquérant en Amérique un sens différent de celui qu'ils ont en Espagne (un moment particulièrement amusant du texte, qui permet de mesurer son ignorance de l'espagnol américain)¹², d'autres, enfin, désignant des objets qui n'existent pas en français. C'est ainsi que surgit ce qui apparaît comme le plus grand obstacle selon Caillois : la poésie de Gabriela Mistral ne dépayse jamais, elle présente au lecteur hispanophone un monde familier, simple où tout est connu depuis toujours ; mais ce monde est pour le lecteur français inconnu, non familier, étranger : « Cette poésie, venant des antipodes, nous introduit dans un décor où tout nous déconcerte : et elle s'appuie sur l'accoutumé, elle s'applique à lui accorder si exactement la sensibilité, qu'il devient à la fin pour celle-ci quelque chose d'inévitable et d'absolu, qui la comble. Voici ce qui rend cette poésie si difficilement traduisible. » (Caillois 1946 : 133). L'écart entre la perception de la poésie de Mistral par les lecteurs de langue espagnole et celle des lecteurs français n'est pas résolu ; il se présente dans le texte de Caillois comme une contradiction, et non pas comme une des questions essentielles de toute traduction. La traduction se projette ainsi vers l'utopie et devient presque

11 Je ne peux malheureusement pas m'arrêter sur cette polémique, qui se développe dans les textes suivants : Caillois, « Illusions à rebours » 1954; Caillois, « Illusions à rebours (fin) » 1955; Lévi-Strauss, « Diogène couché » 1955. A propos de cette polémique, voir aussi Felgine (1994 : 321–322), et Panoff (1993).

12 « D'autres pièges – imprévisibles ceux-là – guettent le traducteur : le mot *piña* signifie pomme de pin, mais dans le poème *Enfances de la mort*, c'est l'ananas qu'il désigne, comme il est courant, dans le peuple en Espagne et au Chili, à cause précisément de la ressemblance de forme qui existe entre ce fruit et la pomme de pin. Qui peut le deviner ? », (Caillois 1946 : 131).

une aporie puisque Caillois semble postuler que la traduction devrait répondre aux principes de la réception du texte espagnol tout en apportant la connaissance d'un monde autre. De plus, si dans les réflexions de Caillois nous croyons retrouver les principes de la version académique française, c'est parce qu'il affirme la nécessité d'exclure tout mot étranger (précisément, pour conserver la perception d'un monde familier, mais qui ne l'est pas pour le lecteur français), et parce qu'il semble privilégier les principes de la langue poétique française au détriment de traits de la tradition poétique espagnole.

Caillois définit également ses objectifs, qui correspondent à nos remarques au sujet de la revue :

Je n'ai pas la prétention d'avoir réussi dans mon dessein de rendre perceptible, malgré la différence de la langue, du climat, de la race, de la culture, cette patrie intime, presque identique à l'autre, l'extérieure, la géographique, dont elle est le double incorruptible et dont elle garde en tout cas l'aspect le plus habituel et le plus contingent : toutes choses, une fois senties ou perçues, s'y trouvent comme fixées et miraculeusement assurées contre la destruction (Caillois 1946 : 133).

Ainsi traduire, c'est rendre compte d'un espace géographique et mémorial identitaire, non pas d'une autre langue et d'une tradition littéraire, une vision qui désarticule le rapport entre langue, géographie politique et nation. Nous constatons également qu'un des aspects qui organise l'épistémologie de Caillois est ici ébauché : l'idée de l'existence de structures communes à la nature et aux productions des hommes, artistiques en particulier. On peut décrire ce mouvement comme une affirmation de l'absence d'arbitraire, expression qui désigne une forme de cohérence du monde physique, qu'on peut définir à partir de l'ouvrage de Caillois *Approches de la poésie* publié en 1978, où il reprend sa définition de la poésie comme lieu de la métaphore et de l'analogie par excellence, qui s'intègrent dans un mouvement plus vaste : elles reflètent les combinaisons possibles des phénomènes physiques et des éléments (au sens scientifique du terme), au-delà du langage et de l'homme qui le parle. Est ainsi définie une raison poétique, qui s'oppose à l'image poétique des surréalistes qui, d'après Caillois, mettent en valeur un lien gratuit et mystique – l'imposture de la poésie se trouverait dans cette attitude. L'objectif est donc d'accéder à des images qui ne soient pas fortuites, ni arbitraires, ni inimaginables, et qui n'engagent pas le hasard et la gratuité :

Je ne cache pas l'éblouissement un peu craintif que j'ai toujours ressenti pour les images fortuites, arbitraires, et si je vais jusqu'au bout, pour les images inimaginables (cette séduction a joué son rôle dans mon adhésion passagère au surréalisme). Or, les images de Saint-John Perse ne sont jamais arbitraires, jamais fortuites, jamais vraiment inimaginables. Bien au contraire : plutôt despotiques pour l'imagination. De sorte qu'elles consti-

tuèrent pour moi de façon ininterrompue une sauvegarde décisive contre les splendeurs non gagées du hasard et de la gratuité. [. . .] Saint-John Perse m'a confirmé dans la certitude que la poésie n'était pas la décharge, de siècle en siècle plus réduite, où la pensée rigoureuse entasse ses déchets irrécupérables, mais la moitié complémentaire de la science rigide des éléments et des énergies dont les millions de connivences, pour l'homme infinies, l'environnement de frondaisons et de saveurs, de toute sorte, où il promène une existence éphémère qui n'a pas le temps d'en épuiser la multitude prochaine (Caillois 1978 : 225–228).

En d'autres termes, le langage ne serait pas arbitraire, et la littérature non plus, mais constitueraient des tentatives d'appréhender des structures existant dans le monde, qui se manifestent sous différentes formes. Il ne fait aucun doute que cette conception marque les traductions de Caillois, tout comme ses éditions de littérature hispano-américaine, puisqu'elle resigne le rapport entre deux langues, l'axe déterminant se trouvant dans l'aptitude de chacune d'entre elles à se connecter à ces structures non arbitraires.

La « Postface du traducteur » présente d'autres éléments intéressants pour comprendre les débuts de la carrière de Caillois. Le *topos* de l'infidélité et de la trahison, l'affirmation que sa tentative n'a pas été couronnée de succès, malgré la contribution de Gabriela Mistral, qu'il a eu la possibilité de consulter lorsqu'il était dans l'impasse, reviennent. Néanmoins, il se présente comme traducteur, associant cette image à celle du découvreur du Nouveau Monde, chargé de nommer un univers inconnu qui n'existe pas en Europe (les arbres, les animaux), ce qui renvoie aux chroniques de la découverte de l'Amérique, une image évocatrice.

Les états de la recherche

Le parcours proposé sur les premiers pas de Roger Caillois en tant qu'éditeur et traducteur met en évidence le lien étroit qui unit ces deux pratiques, indissociables chez lui. Entrée dans sa vie par la « porte étroite » de l'édition de revue, la traduction poursuit son chemin à travers la pratique du volume, et, plus tard, de la collection éditoriale. De plus, les types de support – une revue dont le succès de vente est venu du soutien de la communauté française et des francophiles et sympathisants argentins, une collection éditoriale qui s'inscrit dans un projet politique d'extension de la culture française en Amérique latine et de retour à la littérature d'imagination, et dont le succès dépend de la vente – vont être déterminants dans l'évolution des conceptions de Caillois, en particulier en ce qui concerne le rapport entre langue, culture nationale et littérature nationale. Car, en effet, la collection « La Croix du Sud » a placé la littérature du sous-continent sous le signe de la réalisation sociale et culturelle, la fiction et la poésie

étant appréhendées comme des outils de connaissance, ou comme document, tel que l'a signalé Roger Bastide (1958).

Si nous avons constaté l'absence d'une politique de traduction de littérature hispano-américaine dans *Lettres françaises*, et le manque d'une conception de la traduction chez Caillois dans cette étape, autant la présentation de « Poètes d'Amérique » que la postface de *Poèmes* de Gabriela Mistral constituent une première preuve de la perception d'un espace éditorial à exploiter, et proposent un début de réflexion sur la pratique du traducteur. La sélection, qui sera un des facteurs essentiels de « La Croix du Sud », même si l'ensemble met à l'épreuve toute tentative d'identifier ses critères à un axe unique, n'apparaît pas comme un problème dans ces débuts, la place privilégiée à Gabriela Mistral étant déterminée à la fois par son amitié avec Victoria Ocampo et par le Prix Nobel; les choix de la collection traduisent autant les vacillations et les projets de Caillois, qui vont évoluer au fil du temps, que les restructurations de la topographie éditoriale française, et l'évolution du positionnement de la littérature hispano-américaine dans le marché et dans l'académie française (Guerrero 2018).

Bibliographie

- VVVV. (1981) : « Roger Caillois ». *Cahiers pour un temps*. Paris : Centre Georges Pompidou/Pandora Editions.
- Aguilar, Gonzalo/Siskind, Mariano (2002): « Viajeros culturales en la Argentina (1928–1942) ». In: Jitrik, Noé (ed.), Gramuglio, María Teresa: *Historia crítica de la literatura argentina. El imperio realista*. Buenos Aires : Emecé, pp. 367–391.
- Aguilar, Gonzalo (2009): « La piedra de la Medusa ». In : *Episodios cosmopolitas en la cultura argentina*, Buenos Aires : Santiago Arcos Editor, coll. Parabellum, pp. 185–210.
- Antelo, Raúl (2005): « La acefalidad latinoamericana ». In : *Revista Casa de las Américas* 241, pp. 122–131.
- Aragon, Louis (1943) : « Le cantique à Elsa ». In : *Lettres françaises* 78, pp. 56–62.
- Bastide, Roger (1958) : « Sous “La Croix du Sud” : l'Amérique latine dans le miroir de sa littérature ». In : *Annales* 1, pp. 30–46.
- Bataille, Georges/Caillois, Roger/Duthuit, Georges [et al.] (1995) : *Le Collège de sociologie : 1937–1939*. Textes présentés par Denis Hollier. Paris : Gallimard.
- Bernès, Jean-Pierre (1992) : « Jorge Luis Borges et Roger Caillois: chronique d'un desencuentro ». In : *Río de la Plata* 13–14, pp. 207–223.
- Bernès, Jean-Pierre (1993) : « Fictions – Notice ». *Jorge Luis Borges. Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, pp. 1539–1563.
- Caillois, Roger (1939) : « Naturaleza del Hitlerismo ». In : *Sur* 9, 61, pp. 93–107.
- (1940) : « Atenas frente a Filipino ». In : *Sur* 10, 68, pp. 7–23.
- (1941a) : « Pour une esthétique sévère ». In : *Lettres françaises* 1, pp. 33–39.
- (1941b) : « La victoria de Atenas ». In : *Sur* 81, pp. 33–35.

- (1942) : « La Pampa ». In : *Lettres françaises* 2, pp. 1–3.
 - (1943a) : « Situation de la poésie ». In : *Lettres françaises* 7–8, pp. 1–8.
 - (1943b) : « L'héritage de la Pythie ». In : *Lettres françaises* 10, pp. 33–41.
 - (1944a) : « Poètes d'Amérique ». In : *Lettres françaises* 12, pp. 7–8.
 - (1944b) : « Manifeste pour une littérature édifiante ». In : *Lettres Françaises* 13, pp. 1–5.
 - (1946a) : « Des excès de la littérature ». In : *Cahiers de la Pléiade* 1, pp. 127–135.
 - (1946b) : *Le Rocher de Sisyphé*. Paris : Gallimard.
 - (1954) : « Illusions à rebours ». In : *NNRF* 24, pp. 1010–1024.
 - (1955) : « Illusions à rebours (fin) ». In : *NNRF* 25, pp. 58–66.
 - (1978) : *Approches de la poésie*. Paris : Gallimard.
 - (1997) : *Correspondance. Roger Caillois-Victoria Ocampo*. Lettres rassemblées et présentées par Odile Felgine avec la collaboration de Laura Ayerza de Castilho. Paris : Stock.
 - (2007) : *Correspondencia 1926–1956 de Gabriela Mistral y Victoria Ocampo*. Buenos Aires : El cuenco de Plata.
- Etiemble, René (1942) : « Supervielle et le sens de la Nuit ». In : *Lettres françaises* 5, pp. 18–26.
- Felgine, Odile (1994) : *Roger Caillois (biographie)*. Paris : Stock.
- Felgine, Odile/Ayerza de Castilho, Laura (1991) : *Victoria Ocampo*. Paris: Criterion. Préambule d'Ernesto Sábato.
- Galletti, Marina (1992) : « Du Collège de Sociologie aux *Debates sobre temas sociológicos*. Roger Caillois en Argentine ». In : Jenny, Laurent (ed.) (1992) : *Roger Caillois : la pensée aventurée*. Paris : Belin, pp. 139–174.
- Gide, André (1941) : « Sur une définition de la poésie ». In : *Lettres françaises* 1, pp. 1–5, 6–7.
- Gramuglio, María Teresa (1983) : « Sur: constitución del grupo y proyecto cultural ». In : *Punto de vista* 6, 17, pp. 7–9.
- (1992) : « Roger Caillois en *Sur* ». In : *Río de la Plata* 13–14, pp. 149–169.
- Guerrero, Gustavo (2018) : « La Croix du Sud (1945–1970): Génesis y contextos de la primera colección francesa de literatura latinoamericana ». In : Locane, Jorge/Loy, Benjamin/Müller, Gesine, *Remapping World Literature: Writing, Book Markets and Epistemologies between Latin America and the Global South*. Berlin/Boston : De Gruyter, pp. 199–208.
- Hollier, Denis (1993) : *Les dépossédés : Bataille, Caillois, Leiris, Malraux, Sartre*. Paris : Éd. de Minuit.
- Hugo, Victor (1943) : « Poèmes oubliés ». In : *Lettres françaises* 7–8, pp. 43–45.
- Ibarra, Néstor (1943) : « Thèmes et variations ». In : *Lettres françaises* 10, pp. 26–32.
- (1969) : *Borges et Borges*. Paris : L'Herne.
- Jacob, Max (1945) : « Deux poèmes ». In : *Lettres françaises* 15, pp. 19–20.
- Jenny, Laurent (ed.) (1992) : *Roger Caillois. La pensée aventurée*. Paris : Belin.
- King, John (1986) : *Sur. A Study of the Argentine Literary Journal and its Role in the Development of a Culture. 1931–1970*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Klengel, Susanne (2018) : « El derecho a la literatura (mundial y traducida). Sobre el sueño traslatológico de la Unesco ». In : Locane, Jorge/Loy, Benjamin/Müller, Gesine (eds.) : *Remapping World Literature: Writing, Book Markets and Epistemologies between Latin America and the Global South*. Berlin/Boston : De Gruyter, pp. 131–155.
- Lambert, Jean-Claude (ed.) (1991) : *Les Cahiers de Chronos. « Roger Caillois ». Témoignages, études et analyses, précédés de 39 textes rares ou inédits de Roger Caillois*. Paris : Editions de la Différence
- Lévi-Strauss, Claude (1955) : « Diogène couché ». In : *Les temps modernes* 10 (110), pp. 1187–1220.

- Louis, Annick (2002) : « Caillois-Borges, ou qu'est-ce qui s'est passé? ». In : Courtois, Jean-Patrice/Krzywkowski, Isabelle (eds.) : *Diagonales sur Roger Caillois. Syntaxe du monde, paradoxe de la poésie*. Paris : éditions L'Improviste.
- (2006) : *Borges face au fascisme I. Les causes du présent*. Montreuil : Aux lieux d'être.
- (2007) : *Borges face au fascisme II. Les fictions du contemporain*. Montreuil : Aux lieux d'être.
- (2013) : « Étoiles d'un ciel étranger. Roger Caillois et l'Amérique Latine ». In : *Littérature* 170 pp. 71–81.
- (2020a) : « El Aleph de Roger Caillois en Gallimard o de cómo salir del laberinto ». In : Guerrero, Gustavo/Locane, Jorge/Loy, Benjamin/Müller, Gesine (ed.) : *Literatura latinoamericana mundial. Dispositivos y disidencias*. Berlin/Boston : De Gruyter, pp. 125–146.
- (2020b) : « La traduction dans la revue *Lettres françaises* (1941–1947) de Roger Caillois ». In : Béhar, Roland/Camenen, Gersende (eds.) : *Scènes de la traduction France/Argentine*. Paris : Editions rue d'Ulm.
- Michaux, Henri (1942a) : « Idées de traverse ». In : *Lettres françaises* 6, pp. 1–11
- (1942b) : « La marche dans le tunnel ». In : *Lettres françaises* 11, pp. 1–14, sous le pseudonyme de Paques-Vent.
- Mistral, Gabriela (1946) : *Poèmes*. Paris : Gallimard.
- Molloy, Silvia (1972) : *La diffusion de la littérature hispano-américaine en France au XXe siècle*. Paris : PUF.
- Panoff, Michel (1993) : *Les frères ennemis. Roger Caillois et Claude Lévi-Strauss*. Paris : Editions Payot et Rivages.
- Podlubne, Judith (2012) : *Escritores de Sur. Los inicios literarios de José Bianco y Silvina Ocampo*. Rosario : Beatriz Viterbo.
- Ponge, Francis (1945) : « Introduction inédite au Galet ». In : *Lettres françaises* 16, pp. 11–14.
- Saint-John Perse (1942) : « Exil ». In : *Lettres françaises* 5, pp. 1–11.
- (1943) : « Pluies ». In : *Lettres françaises* 10, pp. 1–9.
- Villegas, Jean-Claude (1992) : « Aux seuils d'une collection ». In : *Río de la Plata* 13–14, pp. 191–205.

